

L'HOSPITALITÉ ÉCOSSAISE.

Extrait des Mémoires du journal d'un Voyageur Français.

EN quittant Loch-Leven, et en continuant mon excursion dans les montagnes, j'arrivai, près du lac de Tay, au petit village de Tulloch, et là, je trouvai le premier compatriote que j'eusse encore rencontré en Ecosse ; il était assis devant la porte de l'auberge, l'air triste et soucieux ; je l'abordai, et à mes questions il répondit d'une voix pleine de mélancolie :

— Vous voyez en moi, monsieur, une victime de l'Opéra-Comique.

— Comment cela, s'il vous plaît ?

— Dès ma plus tendre jeunesse, ce fut mon spectacle de prédilection. J'aimais ce genre éminemment national, et j'y puisais à la fois des plaisirs et des leçons. Le désir de visiter l'Ecosse me fut inspiré par la *Dame blanche*. L'attrait pittoresque des décors, l'originalité des costumes, le mystère de l'intrigue, l'intérêt des détails, le charme de la musique, tout était fait pour exciter vivement ma curiosité. J'ai vu bien souvent jouer cet ouvrage, et chaque représentation nouvelle augmentait ma passion pour un pays peint sous de si riantes et de si harmonieuses couleurs. J'aspirais avec ardeur au moment où il me serait permis d'accomplir ce voyage, et c'était assez difficile, car j'occupe dans une administration une place très assujétissante et qui réclame d'autant plus ma présence qu'elle est convoitée par plusieurs amateurs très alertes, très rusés et tous prêts à saisir l'occasion de me déloger. La moindre faute pouvait me perdre ; l'absence leur laissait le champ libre ; ce péril m'a longtemps retenu ; mais à force de zèle, de soins et de préparations habiles, j'ai fini par me mettre en mesure d'obtenir un congé qui, régulièrement accordé par mes chefs, devait me conserver ma position intacte et assurée jusqu'au retour. On ne voulait d'abord m'accorder qu'un mois, mais je bataillai si bien que j'obtins six semaines. Je partis aussitôt et à grande vitesse. Ce fut à peine si je me donnai le temps de voir Londres à la hâte : pressé d'atteindre le but de mon voyage, je pris le chemin de l'Ecosse et, dédaignant les villes qui se trouvaient sur mon passage, je ne fus content que lorsque j'eus traversé la Tweed. Alors je modérai ma course, j'étais dans le pays de mes vœux et de mes rêves ; j'allai lentement, m'arrêtant à chaque pas pour admirer tout ce qui s'offrait à mes regards. Autant Londres m'avait déplu, autant je fus émerveillé d'Edimbourg ; je passai toute une semaine à visiter la ville, une autre semaine à parcourir ses environs dans un rayon de dix à douze lieues, et je m'oubliai si bien dans cette première partie de mon voyage qu'il ne me restait plus que quinze jours pour être au terme de mon congé, quinze jours pour être de retour à Paris, à mon poste, la plume à la main, et je n'avais pas encore vu les contrées les plus intéressantes du pays, les montagnes du nord de l'Ecosse. C'était là que je devais retrouver dans toute leur pureté, les costumes, le décor, les physionomies, les mœurs et les usages qui m'avaient séduit à l'Opéra Comique. Laisser heureusement rien n'était désespéré : je pouvais encore concilier l'important intérêt qui fixait l'époque de mon retour et mon temps et comptai mes ressources, afin de ne me trouver ni en retard, ni au dépourvu : quinze jours me suffisaient, et mes finances étaient encore en assez bon état pour me mener au bout de mon pèlerinage. J'avais payé d'avance mes frais

de retour de Londres à Paris par le train de plaisir ; fidèle à ce prudent système, je pris mon billet au chemin de fer d'Edimbourg à Londres ; j'étais en règle, et je pouvais prodiguer les quelques guinées qui frétilaient au fond de ma bourse. Après avoir visité les alentours de Loch-Leven, et en me mettant en chemin pour pénétrer plus avant dans les montagnes, je m'aperçus que le nombre de ces guinées était réduit à deux. Si j'avais été en tout autre pays, je serais bien vite retourné sur mes pas ; mais j'étais chez les montagnards écossais ; je n'avais plus besoin d'argent. Je me rappelai la sentence chantée au premier acte de la *Dame blanche* :

Chez les montagnards écossais
L'hospitalité se donne,
Elle ne se vend jamais !

Les vers ne sont pas merveilleux, mais la morale en est si douce, la vertu qu'ils célèbrent est si touchante. Boyeldieu les a mis sur un air si agréable, qu'ils sont devenus populaires. Ils s'étaient gravés dans ma mémoire en caractères ineffaçables. — Ici, me disais-je, plus de frais, plus de dépense, et je suis assez riche, puisqu'il me reste une guinée pour regagner Edimbourg et une autre guinée pour vivre dans le rapide trajet d'Edimbourg à Paris : — trente-six heures de voyage ; deux jours et deux nuits, en faisant la part du temps perdu entre les arrivées et les départs des chemins de fer et des bateaux à vapeur.

Je m'élançai donc gaîment dans la montagne, j'admirai sans trouble le pays sauvage, et le soir, lorsque les premières ombres de la nuit descendirent sur les cîmes escarpées, j'allai tout droit au village le plus voisin, j'entrai dans une chaumière, et après m'avoir rendu le salut gracieux que je lui adressai, un vieillard, un patriarche montagnard qui était en train de lire sa bible, me demanda d'un air de bienveillante surprise ce qui m'amenait dans sa maison et ce que je voulais de lui.

— J'avais appris quelques mots du patois écossais ; je répondis :

— Je suis un étranger, un voyageur, j'ai besoin de nourriture et de repos ; je demande à souper d'abord, un lit ensuite.

Le patriarche parut avoir quelque peine à comprendre ce que je disais, car il me fit répéter ma phrase ; puis se levant, il me fit signe de le suivre. Nous sortîmes ensemble, et après avoir fait quelques pas dans la rue, il m'introduisit dans une maison beaucoup plus belle que la sienne.

— Excellent montagnard ! pensai-je. Il craignait sans doute de ne pouvoir m'héberger convenablement, et pour que l'hospitalité soit plus confortable, il me conduisit chez un parent plus riche et mieux logé que lui :

Le maître de la belle maison, à qui le patriarche avait dit quelques mots à demi-voix, me fit l'accueil le plus cordial ; il me servit un souper succulent ; il me versa sa meilleure ale, et quand j'eus amplement satisfait ma faim et ma soif, il me conduisit dans une jolie chambre, où il me laissa en me souhaitant une bonne nuit.

Le lendemain matin, lorsque j'eus déjeuné, j'allai faire une longue promenade dans les environs, et je ne revins que tard avec l'appétit de la veille. Le souper m'attendait. Après une seconde nuit et un second déjeûner, ne voulant pas abuser de l'hospitalité, j'annonçai à mon hôte que j'allais partir, le priant d'accepter mes remerciements et mes adieux.